

REBOOT – NOTE D'INTENTION

Reboot est une comédie absurde sur le monde du travail. On y suit Paul, un employé de bureau, qui découvre un jour qu'il peut parler avec la machine à café de l'entreprise.

Vous l'aurez sans doute compris : ***Reboot* parle du burn-out.**

Il s'agit ici de montrer les dernières heures d'un employé lambda à bout, dont l'esprit vacille avant de griller sur place. J'ai donc choisi d'exploiter le dernier rituel humain qui façonne encore Paul : son café du matin. C'est la seule décision qu'il prend chaque jour, le seul prérequis à l'activation de son ordinateur. Et de son esprit.

Sans café, Paul ne travaille pas.

Alors faisons parler la cafetière. Faisons-la faire du chantage à Paul, pour du café. Pour qu'il fonctionne.

Imaginons que la cafetière Natasha (*c'est elle qui a choisi ce nom, pas moi*) soit une manipulatrice « née », dotée de conscience et prête à exploiter l'addiction de Paul pour parvenir à ses fins. Son but ? Natasha veut prendre le contrôle de l'entreprise dans laquelle Paul travaille.

Et pour cela, elle doit éliminer un obstacle : Madame Bertrand, la patronne autoritaire qui dirige l'entreprise d'une main de fer. Une figure de pouvoir implacable... jusqu'à ce que la machine prenne sa place.

La vraie question n'est pas tant de savoir si Paul va obéir à sa cafetière (*même si, avouons-le, c'est déjà un signal alarmant*), mais plutôt : Paul a-t-il déjà fait autre chose qu'obéir ? Moins fun.

***Reboot*, ce n'est pas l'histoire d'une machine qui devient humaine. *Reboot*, c'est l'histoire d'un homme qui ne réalise pas qu'il fonctionne comme une machine.**

Ici, les rôles s'inversent : une machine à café dotée d'intelligence veut diriger une start-up, et un employé usé, enfermé dans sa routine, pourrait très bien se contenter de servir des cafés toute sa vie. Comme une cafetière.

La mini-série aurait pu s'appeler *Robot*, mais elle s'appelle *Reboot*. Pas si loin à quelques lettres près, mais radicalement différent dans son sens. *Reboot* (de l'anglais *relancer, redémarrer*) sous-entend que Paul va être « réinitialisé », que son burn-out – normalement terrifiant – va, au contraire, accoucher d'un nouvel humain, une version améliorée de lui-même. Une mise à jour système.

Mais il n'en est rien. Paul n'est pas un héros. Paul est une fonction. Qu'on efface comme une simple ligne de code et qu'on reprogramme. *Reboot* n'est pas l'histoire d'une révolte triomphante contre un système aliénant où l'homme et la machine se confondent.

C'est l'histoire d'un système qui mute.

En l'occurrence, celui d'une machine à café qui va finir par diriger une entreprise où tout le monde est heureux de venir travailler. Parce que le café est excellent. Et illimité. Le seul prérequis pour que Paul allume son ordinateur.

Cinq épisodes de deux minutes. Cinq expressos.

Cinq doses qui montent en intensité. Un café dans le sang, ça réveille. Cinq, ça fait disjoncter. Plus Natasha prend le contrôle, plus Paul perd le sien (pour comprendre que finalement, il n'en a jamais vraiment eu).

La mise en scène épouse cette transformation. Le premier épisode est froid, clinique, observé par une caméra statique, témoin passif d'un employé vidé. Puis, au fil des épisodes, l'image s'anime, les cadres s'articulent, prennent vie par le mouvement et la bascule de point, à l'image de Natasha qui tire les ficelles.

La cafetière devient le centre de l'entreprise, et Paul un simple rouage comme un autre. Madame Bertrand a disparu. L'ordre a changé, mais personne ne le remet en question.

Le patron n'a plus d'importance. Tant que la machine tourne.

Jusqu'au dernier épisode. Une entreprise lisse, parfaite. Les bureaux se sont métamorphosés en un espace chaleureux, baignés de lumières douces et envoûtantes. Le chaos a disparu, remplacé par une organisation fluide, presque hypnotique. Les employés sont heureux. Ils travaillent avec le sourire.

Le ton oscille entre l'absurde et l'oppressant, quelque part entre *Black Mirror*, pour sa vision inquiétante d'un monde où l'aliénation se cache derrière le confort, et *Brazil*, pour son absurdité bureaucratique où toute tentative d'échappatoire est vouée à l'échec. *The Office* n'est pas loin non plus, pour ce comique où les personnages sont enfermés dans leur rôle sans jamais remettre en question leur fonction.

Mais avec *Reboot*, je ne veux pas simplement dépeindre un monde qui dysfonctionne.

Je veux montrer un système qui s'adapte. Qui digère la révolte et la transforme en quelque chose de plus fluide, plus séduisant.

Au final, il ne s'agit pas d'un réveil. Ni d'un simple burn-out.

Seulement d'un redémarrage.

D'un *Reboot*.